

Iris Brey L'affaire Depardieu et la banalisation de la culture du viol

Le cinéma est un des endroits où se fabriquent les violences sexuelles et sexistes parce qu'il dépeint majoritairement ces agressions comme un jeu, dénonce l'autrice et réalisatrice

La mobilisation #metoo est arrivée parce que l'Amérique a cru les femmes qui ont parlé aux journalistes Jodi Kantor et Megan Twohey, autrices d'une enquête sur Harvey Weinstein dans le *New York Times*. Puis Ronan Farrow a révélé, dans l'hebdomadaire *The New Yorker*, que treize femmes accusaient le producteur de cinéma de harcèlement et d'agression sexuelle, tandis que trois autres femmes dénonçaient des viols. Nous étions en octobre 2017. L'ogre Weinstein tombait.

Aujourd'hui, en France, un autre ogre est accusé par treize femmes de violence sexuelle, qui ont parlé à Marine Turchi sur *Mediapart*. Deux femmes ont déposé une plainte pour viol. Les images de « Complément d'enquête » montrent l'acteur Gérard Depardieu sexualisant toutes les femmes qu'il croise, ainsi qu'une enfant. Et pourtant, sa famille, une partie du monde du cinéma, ainsi que le président de la République, continuent de le défendre.

Weinstein faisait le cinéma américain, mais il n'était pas connu du public et surtout il n'incarnait pas une figure paternelle aimée. C'est une différence majeure. En France, Gérard Depardieu est aimé de sa famille. Elle défend dans le *JDD* le « père », « grand-père », « oncle », qui, « dans le privé », est « quelqu'un d'extrêmement pudique, délicat et même pudibond ». Il est aimé d'une partie de la famille du cinéma français, qui

signé une tribune dans *Le Figaro* et pour qui il faudrait mettre le « bien qu'il nous a fait » au-dessus de la parole des femmes dénonçant agression et viol. Et c'est peut-être le seul acteur à être connu au sein de toutes les familles françaises. Comme le dit son frère dans « Complément d'enquête » : « Vous parlez à n'importe qui dans le public, Depardieu, il faut pas y toucher. »

On essaie de nous faire croire qu'il y aurait deux hommes en Gérard Depardieu ; d'un côté, un parent aimant, un acteur consacré ; de l'autre, cet individu visé par diverses plaintes pour viol et agression sexuelle. Mais ce qui est terrible, et c'est bien le point d'aveuglement de notre société, c'est qu'il peut être ces deux hommes à la fois. Nous préférierions que les hommes qu'on aime ne soient pas les agresseurs. Et pourtant, certains le sont. Majoritairement, les hommes qui violent ou agressent sexuellement des femmes (98 % des violences sexuelles sont commises par des hommes, d'après le ministère de l'Intérieur) ne sont pas des monstres malades soumis à leurs pulsions. Ceux qui violent femmes et enfants le font parce qu'ils ont intégré qu'ils pouvaient le faire.

« EXCEPTION PATHOLOGIQUE »

Depardieu n'est pas un cas exceptionnel, c'est l'exemple banal d'un homme qui a du pouvoir et qui va s'en servir pour prendre ce qu'il veut des femmes, sans se soucier de leur consentement. De son point de vue, il ne s'agit pas de viol ou d'agression. Comment un tel écart de ressenti est-il possible ?

Le sociologue Eric Fassin définit la culture du viol ainsi : « Il s'agit de penser la violence sexuelle en termes culturels et non individuels, non pas comme une exception pathologique, mais comme une pratique inscrite dans la norme qui la rend possible en la tolérant, voire en l'encourageant. Le viol apparaît ainsi comme un comportement extrême dans un continuum qui commence par les comportements ordinaires, jugés normaux. » Ceux et celles qui défendent Depardieu s'appuient sur des stéréotypes profondément ancrés, capables de décrédibiliser la parole des victimes. Le viol continue d'être conçu comme un acte violent perpétré par un inconnu de nuit. Ces viols-là existent. Mais, dans leur grande majorité, les viols sont commis par des hommes qui connaissent leurs victi-

mes. Les hommes qui violent voient une possibilité de dominer un autre corps, et ils la prennent. Ce comportement s'apprend. Il s'apprend par une multiplicité de récits (familiaux, culturels et sociaux), d'expériences et d'images.

Ce n'est pas Depardieu en tant qu'individu qu'il faut regarder, mais une société, ainsi que des systèmes judiciaire et médiatique, qui banalisent les violences faites aux femmes et qui ne les croient pas. Le Haut Conseil à l'égalité entre les femmes et les hommes (HCE) rappelle que seulement 1 % des plaintes pour viol aboutissent à une condamnation pénale, que la procédure sera classée sans suite dans 80 % des cas. Et pourtant, les plaintes pour viol se révèlent mensongères uniquement dans 2 % à 8 % des cas, selon des chiffres compilés aux États-Unis par le National Sexual Violence Resource Center.

Ce qui inquiète le plus la famille de Depardieu est la séquence dans le haras, où l'acteur sexualise une enfant à cheval, après avoir expliqué que les cavalières sont des « grosses salopes » qui jouissent en faisant de l'équitation parce que leur « clito frotte sur le pommeau de la selle ». En voyant une enfant sur un poney, il lui adresse : « C'est bien ma fille continue ; tu vois, elle se gratte », et il part d'un éclat de rire.

Sa famille va mettre en doute le travail journalistique « suspect », authentifié depuis par un huissier. Sa famille a peur que leur père/grand-père/oncle passe « pour un pédophile ». Mais c'est ne pas comprendre comment fonctionnent la culture de viol et la culture de l'inceste. Cette remarque ne veut pas dire que l'acteur est pédophile, ou que Depardieu ou les hommes qui rient avec lui sur les images passeront ou sont passés à l'acte. Cela montre que la sexualisation des enfants est perçue comme acceptable. C'est effectivement les comportements banalisant la sexualisation des enfants et des femmes qui participent au continuum des violences et qui créent un climat social où le viol et l'inceste ne sont finalement pas tabous, mais bien le socle de notre société patriarcale. Une personne sur dix en France déclare avoir été victime d'inceste, d'après un sondage Ipsos réalisé pour l'association Face à l'inceste, et toutes les sept minutes, un viol se produit, selon le HCE.

Le cinéma est l'un des endroits où se fabrique la culture du viol et de l'inceste, parce qu'il dépeint majoritairement les agressions sexuelles du point de vue de l'agresseur comme un jeu, ou comme un moment érotique. Il suffit de revoir *Les Valseuses* (1974), de Bertrand Blier, et la scène d'ouverture qui montre une femme effrayée par les deux hommes la poursuivant (interprétés par Depardieu et Dewaere). Elle se retrouve coincée devant une porte d'entrée d'immeuble, les hommes lui touchent les fesses en riant, avant de prendre son sac. On rit avec eux. Au personnage incarné par Miou-Miou, les deux hommes disent : « On te baisera si on en a envie. » Dans la scène du train, pendant qu'une mère allaitait son enfant, deux hommes se rapprochent d'elle et lui demandent de lécher ses seins contre de l'argent. Cette scène débute par une femme qui a peur, puis est contrainte par deux hommes. Mais elle se finit par un plan sur le visage de Brigitte Fossey ravagé par le plaisir. Toutes ces scènes construisent des représentations où les violences sont minimisées, sexualisées, banalisées.

Cela ne veut pas dire que *Les Valseuses* est un bon ou un mauvais film. Cela ne veut

pas dire qu'il faut éradiquer ce genre de représentation ou qu'on ne peut plus représenter des héros puisant leur plaisir dans l'humiliation des femmes et dans leur domination. Cependant, il est important de prendre conscience que ce qui est représenté est une agression et que le cinéaste Bertrand Blier a décidé de la filmer comme un moment érotique et excitant du point de vue des héros. Gérard Depardieu n'est pas responsable des choix du cinéaste, et *Les Valseuses* n'est qu'un exemple parmi tant d'autres. Evidemment, tout le cinéma ne produit pas ce genre d'image, mais il reste dans sa grande majorité, sans que cela soit limité au cinéma des années 1970, régi par le « male gaze », le « regard masculin » (que le réalisateur soit un homme ou une femme), qui réduit la femme à un objet de désir passif. Un imaginaire collectif est ainsi perpétué, liant le plaisir masculin à l'érotisation de la violence.

PRISE DE CONSCIENCE

Un tout est formé. Ces images, qu'elles viennent du cinéma, des séries, de la publicité ou de la pornographie, fabriquent des stéréotypes selon lesquels les femmes ont envie d'être violentées, leur consentement ne compte pas, leurs corps sont à la disposition des hommes. Ils brouillent notre capacité à reconnaître un viol et nous empêchent de pouvoir penser qu'un bon père de famille peut aussi être un agresseur.

Se confronter à cette culture du viol et de l'inceste ne va pas effacer les œuvres ni les acteurs. Gérard Depardieu est et restera un grand acteur. Cela ne doit pas pour autant le protéger. Ni protéger le monde du cinéma, qui a mis en place un système d'impunité pour protéger ses « génies ». Un génie n'a pas besoin de maltraiter, d'agresser ou de violenter ses équipes pour faire une œuvre.

Depardieu nous permet de remettre en question un système, les hiérarchies de pouvoir sur les plateaux de cinéma, les représentations des violences sexistes et sexuelles au cœur des films, l'impunité des hommes de pouvoir dans les sphères médiatiques, politiques et culturelles. Cette prise de conscience permet de renouveler notre regard. De comprendre un environnement culturel qui a un impact sur la manière dont on construit notre désir, sur la manière dont on perçoit le corps des femmes. Nous aimerions pouvoir chérir des œuvres à jamais, nous aimerions pouvoir chérir des acteurs à jamais, nous aimerions pouvoir chérir des figures paternelles à jamais... Et, pourtant, écouter les voix qui n'ont pas été entendues pendant si longtemps peut nous faire évoluer.

Quand le mythe du père, grand-père, oncle, et de l'acteur tant aimé s'effondre, que reste-t-il ? Un monde en reconstruction qui appelle à renouveler les codes, à apprendre, à désirer sans domination, à s'aimer joyeusement, à valoriser le consentement. Un monde qui proposera des images créées sans écrabouiller des personnes au passage ; un monde qui propulsera d'autres génies du cinéma, existant sans avoir à être ni des ogres ni des monstres sacrés. ■

Iris Brey a écrit notamment « Le Regard féminin » (*L'Olivier*, 2020) et a dirigé, avec Juliet Drouar, « La Culture de l'inceste » (*Seuil*, 2022). En 2023, elle a réalisé la série « Split », diffusée sur la plate-forme France.tv Slash



GÉRARD DEPARDIEU EST ET RESTERA UN GRAND ACTEUR. CELA NE DOIT PAS POUR AUTANT LE PROTÉGER. NI PROTÉGER LE MONDE DU CINÉMA QUI A MIS EN PLACE UN SYSTÈME D'IMPUNITÉ POUR PROTÉGER SES « GÉNIES »